



Pauvres de nous

La chronique de **Laurence Cossé**

Les textes évangéliques sont si riches et si concis qu'il nous arrive souvent, entendant ou lisant pour la centième fois l'un d'eux, d'y remarquer une scène, un personnage, une phrase qui ne nous avait pas frappés jusque-là. Dans le long récit de la Passion selon saint Marc lu dimanche, cette fois ce sont les compagnons de Jésus qui ont retenu mon attention, ces hommes et ces femmes qui étaient ses amis et qui, lorsque les choses ont mal tourné, se sont montrés plus apeurés et velléitaires les uns que les autres.

Ils avaient vécu un grand moment quelques jours plus tôt, en arrivant ensemble à Jérusalem. L'entrée du Christ s'était bien passée, au milieu d'une foule enthousiaste, l'accueillant comme « celui qui vient au nom du Seigneur ». Peu après, l'avant-veille de la Pâque, le jeudi, « premier jour de la fête », les disciples sont tous là au dîner. Et c'est Jésus qui assombrit l'ambiance, leur annonçant, eux à qui, déjà, il a laissé entendre qu'il allait mou-

rir, que l'un d'entre eux va le livrer, l'un de ceux qui mangent et boivent avec lui. Consternation dans le petit groupe. Personne ne s'insurge – tous se savent donc faillibles – et cela les rend « tout tristes ». Le Christ répète que le traître est là, dans leur petit cercle. Il bénit le pain et le partage entre les convives, consacre le vin et le leur fait boire en le désignant comme son « sang versé ».

Le repas s'achève, tous partent pour le mont des Oliviers, à la sortie de la ville. Et Jésus, à nouveau jette un froid parmi ses amis : « Vous allez tous être exposés à tomber » ; quand le berger sera frappé, les brebis se disperseront. C'en est trop pour Pierre. Cette fois, il proteste : pas moi ! Les autres, peut-être, mais moi, non, « je ne tomberai pas ». Si, lui dit nommément le Christ, tu vas tomber, trois fois. Pierre se récrie encore : je n'ai pas peur pour ma vie, « même si je dois mourir avec toi, je ne te renierai pas ». Et toute la bande de renchérir : allons, nous ne sommes pas des couards, si on s'attaque à toi, nous serons là.

Ce n'est pas parce que nous nous sommes tenus en retrait que nous ne pouvons pas agir plus, aimer mieux.

Au mont des Oliviers, Jésus est pris d'angoisse. Il sait que le drame est en marche. Il a besoin de ses amis. « Asseyez-vous », leur dit-il – ne partez pas ; et, aux trois qui sont ses très proches, « Mon âme est triste à mourir », ne vous éloignez pas, veillez avec moi. Et ses trois fidèles s'endorment. Il les réveille, leur demande de résister ; une fois, deux fois, trois fois. Les trois ne sont pas fiers, « ils ne savent que lui répondre ».

Vient l'arrestation. Le traître s'avance. Jésus est fait prisonnier. Un de ses compagnons sort son épée, mais Jésus appelle à la non-violence. Et c'est la débâcle. « Les disciples l'abandon-

nèrent et s'enfuirent tous. » Il y en a même un, un jeune homme qui, pour ne pas se faire prendre, laisse le drap qui l'habillait dans les mains des soldats et file tout nu. Le Christ est emmené. Imaginons alors ses amis. Ils rentrent chez eux ? Et le jeune homme nu ? Il rase les murs, « tout triste » ?

Pierre se ravise. Il a juré à Jésus qu'il ne le lâcherait pas, il le suit « à distance » et réussit à s'introduire dans le palais du grand prêtre, où l'interrogatoire commence. Mais là, c'est pire, il flanche par trois fois. Lui, le flambeur, qui était sûr qu'il ne vacillerait pas et l'avait assuré haut et fort, par trois fois il jure qu'il n'a rien à voir avec Jésus de Nazareth. Connaît pas. Puis, accablé, il fond en larmes.

Les femmes, aussi, se sont écartées. Dans l'Évangile de Marc, il n'y a aucun proche du Christ au pied de la Croix. Un groupe de femmes, assez nombreuses, dit l'Évangéliste, observent « de loin » les derniers moments du crucifié. Tous ont cédé à la peur, laissant l'agonisant seul.

Le soir vient, et l'un d'eux se ressaisit, Joseph d'Arimathie. Ce n'est pas un disciple du premier cercle. Il ne supporte pas l'idée que le corps torturé du Christ reste exposé au vu de tous, et il a « l'audace d'aller chez Pilate » demander à l'ensevelir. Si l'on en croit Marc, il organise seul la mise au tombeau. Deux des femmes amies de Jésus observent la scène.

Et ce sont les mêmes qui vont être les Apôtres et diffuser leur foi en Jésus et en la Résurrection, les mêmes qui vont dépasser leur peur et défier les autorités, témoigner, baptiser, prêcher en public, courir les routes et, pour beaucoup, être martyrisés.

Peut-être faut-il avoir été lâche pour être courageux. Dit autrement, ce n'est pas parce que nous avons été précautionneux que nous ne pouvons pas devenir hardis. Ce n'est pas parce que nous nous sommes tenus en retrait que nous ne pouvons pas agir plus, aimer mieux. Ce n'est pas parce que nous sommes mal-croyants que nous ne pouvons pas nous avancer et parler en témoins.